

Réserve à la Zone des Armées

BULLETIN DES ARMÉES DE LA RÉPUBLIQUE

Charles ODIS..

Sommaire

DE L'UTOPIE A LA SERVITUDE. —
NOS BRAVES A L'HONNEUR. — LES
"BUTORS ET LA FINETTE". — LA FIN
DE L'EMPIRE COLONIAL ALLEMAND.
— UN PEU DE TABAC. — LES EM-
PRUNTS DE L'AUTRE GUERRE. —
ATTILA SUR L'ISONZO. — PENSÉES
ET MAXIMES DU FRONT. — L'ODYSSEÉ
D'UN TRANSPORT TORPILLÉ. — AU
PAYS DU FRONT. — LES AMITIÉS
DES TRANCHÉES. — RÉCRÉATION
DU POILU. — RECETTES. — CIRCU-
LAIRES. — DESSINS DE LÉANDRE,
JONAS, ODIS, TOURNELLE, SAFUR, ETC.

QUATRIÈME ANNÉE

N° 276

Mercredi 12 Décembre 1917

ADMINISTRATION

ET
RÉDACTION

28, Rue des Saints-Pères, 28, PARIS (7^e)

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.



NOS BRAVES

A L'HONNEUR

Sont inscrits au Tableau de la Légion d'honneur :

BRUXELLE (Julien-Sylvain), caporal (réserve) à la 9^e compagnie du 15^e rég. d'infanterie : gradué d'une bravoure exceptionnelle. Au front depuis le début de la campagne, s'est toujours brillamment comporté au feu. Le 22 août 1917, a entraîné, d'une façon magnifique, sa demi-section à l'assaut des tranchées ennemis et a fait des prisonniers. S'est porté en avant des lignes avec un sous-officier pour une mission délicate. Mis en joue par un officier qui refusait de se rendre, l'a mis hors de combat et a continué sa mission avec le plus grand sang-froid. Deux fois cité à l'ordre.

CALLAC (Yves-Marie), soldat (réserve) au 28^e rég. d'infanterie : soldat d'un courage superbe. S'est distingué, au cours de la campagne, par son audace et son mépris du danger, particulièrement dans les combats sur l'Aisne, en avril 1917. S'est à nouveau fait remarquer lors des dernières opérations, où il fut personnellement prisonnier cinq ennemis qui se dépendaient à la grenade dans un boyau. Une blessure. Une citation.

DIETA (Gaime), caporal (active) au rég. de marche de la légion étrangère, compagnie de mitrailleuses : mitrailleur d'élite, au front depuis le début de la campagne, modèle de bravoure et de sang-froid, a toujours eu une magnifique attitude au feu. Pendant les derniers combats a, par la précision et l'apport de ses tirs, contribué à briser plusieurs contre-attaques, infligeant des pertes sévères à l'ennemi. Le 2 septembre, étant en position de flanquement sur un point furieusement bombardé et ayant eu une pièce démolie et le tireur mis hors de combat, a remis aussitôt une pièce en batterie sur le même emplacement, donnant le plus bel exemple du devoir et d'esprit de sacrifice. Une blessure, une citation.

LÉVA (Fortunato), caporal (active) à la 10^e compagnie du rég. de marche de la légion étrangère : très bon gradué, engagé pour la durée de la guerre, au front depuis le début de la campagne. Grenadier d'élite, d'une audace et d'un entraînement extraordinaires, toujours en tête, donnant constamment

l'exemple. En Champagne, en avril 1917, tous les gradés de son groupe étant tombés, a pris le commandement de ses camarades et a continué le combat avec une énergie farouche. S'est à nouveau distingué, en août 1917, par son intrépidité et son mépris du danger. Trois fois cité à l'ordre.

AROCAS (André), caporal (active) à la 1^e compagnie du rég. de marche de la légion étrangère : gradué d'une merveilleuse bravoure. Engagé volontaire pour la durée de la guerre, a participé à tous les combats livrés par le régiment depuis le début de la campagne et s'est fait remarquer par son entraînement et son audace en toutes circonstances. En avril 1917, en Champagne, a lutte pendant trente-six heures pour la conquête d'une tranchée désespérément défendue, dont il s'est emparé. S'est à nouveau signalé par son énergie lors des derniers combats. Trois blessures. Quatre fois cité à l'ordre.

(Journal officiel du 8 décembre 1917.)

Mercredi
12
DÉCEMBRE

Saint Corentin

Décembre : 12^e mois de l'année. Les jours diminuent le matin de 8 minutes, le soir de 4 minutes.

Le soleil se lève à 7 h. 27 et se couche à 15 h. 52.

La durée du jour est de 8 h. 15 le 12 décembre, et de 8 h. 12 le dimanche 16 décembre.

La lune se lève à 5 h. 40 et se couche à 14 h. 11. Nouvelle lune le 14 à 9 h. 17.

Fêtes à souhaiter dans la semaine : jeudi, sainte Lucie ; vendredi, sainte Odile ; samedi, saint Mémin ; dimanche, sainte Adélaïde ; lundi, saint Lazare ; mardi, saint Gatien.

Décembre vient du mot latin *December*, dixième et dernier mois de l'année romaine. Il n'est le dernier mois de l'année que depuis 1564.

La température normale, le 12 décembre, est de 2 degrés 8.

ENVOIS GRATUITS
A L'OCCASION DE NOËL

Art. 1^e. — Pendant la période du 10 au 26 décembre 1917 inclus, le public sera admis à envoyer gratuitement, par la poste, un paquet du poids maximum d'un kilogramme, à destination de tous les militaires et marins présents dans la zone des armées en France, aux colonies, dans les pays de protectorat et à l'étranger, ou en service à la mer.

La même gratuité exceptionnelle pourra être accordée, après entente avec les gouvernements des pays alliés, pour l'envoi des paquets postaux adressés aux militaires et marins de ces pays, présents dans la zone des armées en France, en Belgique, en Italie ou à l'armée d'Orient.

Art. 2. — Un décret déterminera les conditions d'application de la présente loi.
(Loi du 7 décembre 1917.)



LES OPÉRATIONS MILITAIRES

DU 3 AU 8 DÉCEMBRE 1917

Le 3 décembre, en Woëvre, l'ennemi a prononcé une attaque sur nos positions au nord de Flirey. Nos feux ont arrêté et refoulé l'assaillant qui a subi des pertes élevées. Dans les Vosges, une tentative de coup de main sur nos petits postes de la région du Violu a complètement échoué.

Dans la nuit du 3 au 4, les Allemands ont essayé d'aborder nos lignes à l'ouest d'Avocourt et dans le secteur de Forges. Nos feux ont arrêté net leur tentative.

Le 6, différents coups de main ennemis sont restés sans succès.

Dans la nuit du 6 au 7, l'ennemi a tenté par deux fois d'aborder nos lignes dans la région de Bezonvaux et de Beaumont. Nos feux ont contraint les assaillants à regagner leurs tranchées.

Le 8, les Allemands ont lancé un violent coup de main dans la région de Beaumont. La tentative a complètement échoué.

ALLOCATIONS DES PERMISSIONNAIRES

I. — Le paiement de la solde et des indemnités représentatives de vivres aux militaires, autres que les officiers et sous-officiers à solde mensuelle bénéficiant d'une permission réglementaire au cours d'un séjour dans une formation en opérations de guerre, sera effectué dans les conditions suivantes :

A. — Au départ du front :

1^e En argent, la solde due pour le nombre de jours de permission augmentée de la durée minimale du voyage (deux jours) et les indemnités représentatives de vivres dues pour la durée minimale du voyage (deux jours).

2^e En timbres spéciaux dits « timbres de permissionnaires », le montant des indemnités

représentatives de vivres dues pour les journées de permission, au taux de deux francs par jour.

B. — Au retour de permission :

En argent, le reliquat dû au titre de la solde et des indemnités représentatives de vivres pour les journées supplémentaires de voyage.

II. — Les timbres de permissionnaires ci-dessus visés sont d'anciennes figurines retirées du service des retraites ouvrières et paysannes, grand modèle, couleur violette, portant en rouge, la surcharge « permissionnaires guerre » et leur valeur « cinq francs ».

III. — Les timbres de permissionnaires seront remis :

1^e Par le payeur du service de la Trésorerie et des postes aux armées, à l'officier payeur du corps ;

2^e Par l'officier payeur du corps aux commandants d'unité en paiement des sommes provisionnelles prévues aux états de solde et aux foulées de prêt, au titre des indemnités représentatives de vivres à verser aux permissionnaires ;

IV. — Les timbres de permissionnaires seront apposés au départ du front par le commandant d'unité dans les cases du coupon réservé à cet effet sur les nouvelles formules de permission.

V. — Le paiement des timbres apposés sur les titres de permission ne pourra avoir lieu qu'après visa de ce titre de permission par la gendarmerie ou le commandant d'armes.

VI. — Le paiement sera effectué par le bureau de poste qui dessert le lieu de première destination du permissionnaire.

Dans les villes ou le service du paiement sera assuré par des bureaux spéciaux, avis en sera donné aux permissionnaires au moment du visa de leur titre de permission.

VII. — Les timbres ne seront payables qu'au titre de la permission : le coupon sur lequel sont apposés lesdits timbres devra être représenté, adhérent au titre de permission ; le détachement de ce coupon ne peut être effectué que par le bureau de poste au moment du paiement.

(Lire la suite des Circulaires page 15.)



DE L'UTOPIE A LA SERVITUDE

Nous savions déjà par l'accueil assez peu empressé que fait la presse allemande aux propositions de paix des révolutionnaires russes que les événements qui se produisent en Russie pourraient déjouer les espoirs fondés par l'Allemagne sur l'anarchie qu'elle y a fomentée.

Ce document constate bien, en Russie, une vive opposition au Comité maximaliste. Il permet d'espérer que les éléments les plus sains de la nation vont se rassaisir et faire comprendre aux révolutionnaires qu'ils déshonorent la Russie et lui portent le plus grave préjudice.

Il paraît-il pas déjà certain que l'état-major de Lénine est composé d'officiers supérieurs allemands et autrichiens ? Ainsi l'affranchissement promis commence par la plus honteuse servitude.

Les éléments sur lesquels nous pouvons compter dans une certaine mesure sont, non seulement ce que les maximalistes appellent dédaigneusement les bourgeois et les banquiers, mais, d'après les résultats connus des élections à la Constituante, une majorité populaire. Ils comprennent ainsi toute la population cosaque qui a toujours fait preuve du patriotisme le plus ardent, l'Ukraine et les districts du Don, c'est à dire les régions les plus riches de la Russie, tout le pays de terre noire, les districts houillers et métallurgiques du Donets.

Les déclarations ont placé les chefs maximalistes dans une situation très embarrassante. Les plus obstinés d'entre eux n'ont pu se dissimuler que la révélation des prétentions germaniques allait être une pénible désillusion pour les masses.

Le lieu de la réconciliation générale dont on a bercé leurs rêves, la tragique réalité apparaît. Cette réalité, c'est le désarmement pur et simple laissant une Allemagne militariste armée jusqu'aux dents, libre d'imposer ses conditions.

Ces déclarations ont placé les chefs maximalistes dans une situation très embarrassante. Les plus obstinés d'entre eux n'ont pu se dissimuler que la révélation des prétentions germaniques allait être une pénible désillusion pour les masses.

Le lieu de la réconciliation générale dont on a bercé leurs rêves, la tragique réalité apparaît. Cette réalité, c'est le désarmement pur et simple laissant une Allemagne militariste armée jusqu'aux dents, libre d'imposer ses conditions.

La révolution serait plus foudroyante encore si l'était vrai que, dans les conversations avec les délégués maximalistes, les négociateurs allemands aient posé quelques jalons, en laissant entrevoir la possibilité d'un accord de libre échange commercial, qui livrerait la Russie pendant quinze ans à l'activité dévorante des hommes d'affaires allemands.

L'hypothèse n'a rien d'invisciable. Le nouveau chancelier a fait dans son discours du 29 novembre une allusion précise au rétablissement des rapports économiques entre l'Allemagne et la Russie. La préparation de l'hégémonie politique par l'expansion commerciale, n'est-elle pas le principe fondamental du néo-pangermanisme ?

Où cette formule pourrait-elle mieux s'appliquer que dans un pays ruiné et miné par les dissensions politiques ?

Les patriotes russes peuvent-ils se trouver en face d'une telle menace sans éprouver un sursaut d'indignation ? Ruine intérieure et asservissement à l'étranger ! Ces deux conséquences fatales du régime maximaliste doivent travailler à réveiller les énergies nationales.

DES VERS

LES "BUTORS ET LA FINETTE"

Par FRANÇOIS PORCHÉ

Audacieusement, un poète vient de faire jouer une pièce complètement écrite sur la guerre : LES BUTORS ET LA FINETTE au Théâtre Gémier. Il a su y mettre une fantaisie si charmante et si touchante à la fois, continuellement symbolique de la situation de notre Pays vis-à-vis des Butors contre lesquels la Finette se défend, qu'un grand succès à accueilli cette œuvre excellente dont nous donnons ici une scène particulièrement applaudie.

La Finette, c'est la France, et François, c'est le peuple de France. A la fin du premier acte, La Finette offre, au moment où la guerre éclate, son manteau bleu horizon au combattant qui va défendre le pays.

LA FINETTE

François, quelqu'un nous a trahi!
Un paysan m'apporte une nouvelle atroce :
Les deux éclusiers morts, tués à coups de crosse.

FRANÇOIS

Ah!... mais le moteur..., il n'est pas détruit?

LA FINETTE

Je l'ignore.
Un esprit infernal semble avoir tout conduit.

FRANÇOIS

Téléphonons au sémaphore!

LA FINETTE

Le fil est coupé!

FRANÇOIS

Alors, au poste de la douane!

LA FINETTE

Il est coupé!

FRANÇOIS

Mais il faut cependant ouvrir la grande vanne!
De l'inondation dépend notre salut.
L'avant-garde ennemie est déjà signalée
Au Breuil, au pont Saint-Pierre, au bois de la Palud.
Il faut absolument inonder la vallée.

LA FINETTE

Oui, François, je le sais, il le faut à tout prix.

FRANÇOIS

Sinon, c'est le désastre; avec vous bien compris?
En moins d'une journée on nous cerne, on nous coupe,
On accule aux marais votre petite troupe...
Le pays inondé, notre centre est couvert.
Nous mettons en état le fort du Ravin-Vert,
Nous nous organisons sur la seconde ligne.
Nous gagnons ainsi quelques jours.
Enfin, c'est notre plan, le destin me désigne;
Il faut ouvrir l'écluse, il le faut, et j'y cours,
Je ramperai sous la jetée.

LA FINETTE

La machine sans doute est déjà sabotée...

FRANÇOIS

Ils n'ont pas eu le temps.
L'eussent-ils fait, leur ruse échoue.
Je sais un vieux moyen de manœuvrer la roue.
Mon aïeul l'éclusier m'en a dit le secret,
Avant la vapeur on y recourrait;
Il est simple, il suffit que quelqu'un se dévoue...

LA FINETTE

Eh bien! je suis prêt!
J'ouvrirai la porte,
Le cœur haletant,
Que le flot m'emporte,
Je mourrai content.

J'ai travaillé pour vous, je vous ai bien servie,
Mais je vais en un jour vous donner plus: ma vie!

Vous sauver, vous sauver!

Mon bonheur est si grand qu'il me semble réver!

LA FINETTE

Que tu me plais ainsi, malgré ce qu'il m'en coûte!
Je te regarde, je t'écoute.

Les mots que j'attendais, tu les as prononcés!
Va donc; c'est bien le sort, en effet, qui t'appelle:

Un temps nouveau commence où plus une âme est

Plus ses jours seront menacés.

Nul délai, point de choix, la même heure pressante

Te voie au sacrifice et veut que j'y consentisse.

Exigeant que mon cœur, quelque chagrin qu'il ait,

Dise encore : C'est bien c'est juste, il le fallait!

Quelle horreur! Et pourtant, oui, c'est bien, je le crie,
Avec toutes les voix de ma terre meurtrie,

Avec les murs de ce château.
O toi qui nous faits, sauve-nous, maître, père!

Dit le chant des jets d'eau..

Et moi, je dis comme eux : C'est en toi que j'espère.

FRANÇOIS

Espresso! Adieu, je n'aurais pas cru
Qu'il pût exister d'aussi forte ivresse!

Mon beau chemin est parcouru.

Ah! que jeune, je disparaissé!

Adieu, jardins, arbres, gazon,

Vert testament de ma pensée!

Adieu, blanc palais! Qu'un autre maçon

Achieve demain l'aile commencée!

LA FINETTE

Paris au matin,
Mon beau Destin,

Cours dans l'aurore!

Une admiration plus forte que l'effroi,

Autre chose encore!

M'inclinant devant toi!

FRANÇOIS

Un grand souffle m'élève au-dessus de moi-même!

O sommets, azur bourdonnant!

LA FINETTE

Hâte-toi maintenant!

(Ils se séparent. — A elle-même.)

Va semer, sème,

C'est toi qui j'aime!... (Criant.)

Mon dieu! François! François! Holà!

Arrête! Arrête! (Elle le rejoint.)

Où avons-nous la tête?

Tu ne peux pas partir dans ce costume-là!

Tu te feras prendre et ce serait bête,

Ou tuer, je frémis!

L'uniforme des ennemis

Se confond avec la poussière,

Avec le sol cru des après terrains;

Ce gris convient sans doute à leur ruse grossière,

A leur triste orgueil, à leurs dieux chagrins.

Mais nos héros à nous gardent dans leur colère

Les soucis des amants.

Ce sont des chevaliers et des Princes Charmants

Pour qui vaincre ou mourir sont des moyens de

Je rêve pour toi d'une étoffe claire [plaire.]

Comme la ligne du coteau.

Tiens, prends mon manteau!

Couvre ta poitrine

De ce bleu serein!

Prends ma pèlerine,

Mon grand pèlerin!

Elle a la couleur

De nos ciels d'automne!

Prends, je te la donne

Avec ma chaleur.

Tu seras dans ses plis comme un roc dans la brume,

Comme une vive haie au seuil de la maison,

Comme un élément d'une autre saison

Ou comme un toit qui fume

Au bord de l'horizon!

Sois désormais sacré, symbole de ma force,

Drap d'azur, enveloppe, écorce

De mes rameaux vivants!

Soldats, sous ces couleurs, reçois l'investiture

De mes champs, de mes bois, de toute ma nature!

Va, peuplier, résiste aux vents... Fr. PORCHÉ



LA FIN DE L'EMPIRE COLONIAL ALLEMAND

Les dernières troupes qui défendaient la colonie allemande de l'Est-Africain ont été resoulées sur le territoire Mozambique portugais. Il n'y a plus, hors d'Europe, un seul point du monde où flotte le drapeau allemand. Il ne reste plus rien des quelque deux millions et demi de kilomètres carrés qui jalonnaient les routes du pangermanisme aux quatre coins du monde.

Un domaine grand comme cinq fois l'empire. Beau champ d'expansion! Tout à fait insuffisant au gré des champions de la Grande Allemagne qui se considéraient toujours comme des déshérités, nés trop tard dans un monde trop vieux. L'Angleterre a

la France est fière de l'Indo-Chine et de ses magnifiques possessions de l'Afrique du Nord. Qu'étaient en comparaison de ces précieux joyaux, quelques bribes d'archipels océaniques, le Togoland, le Cameroun et le Sud-Ouest Africain! Même le plus beau brillant de la parure, l'Est-Africain, faisait assez piétre figure avec ses sept millions de nègres auprès des grandes fourmilières humaines.

L'Allemagne n'avait pas une place suffisante au soleil: le refrain revient continuellement dans la propagande de l'expansion germanique. Il oublie simplement que l'empire ottoman est devenu virtuellement une colonie allemande et qu'un formidable travail a développé d'un bout à l'autre du monde un réseau de pénétration économique pour le plus puissant instrument d'hégémonie que l'on ait encore vu.

Il faut se rappeler ces doléances et ces ambitions, car elles ont joué un rôle prépondérant dans le déchaînement du conflit mondial. L'incident oriental a été un prétexte choisi à dessein comme le seul moyen d'assurer la complicité de l'Autriche. Mais le but essentiel est d'établir la suprématie germanique. N'oublions pas que l'explosion du mois d'août 1914, est venue immédiatement après un des plus grands déboires que l'Allemagne ait rencontrés dans le champ politique mondial.

Entré en lice alors que l'Afrique seule restait ouverte, l'élève de Bismarck a entrepris de s'y tailler la part du lion. Le Cameroun, le Sud-Ouest et l'Est-Africain devaient se rejoindre, englobant les bassins du Niger et du Congo: plus de la moitié du continent noir. Cela supposait l'absorption de l'ancien Etat libre devenu colonie belge, de tout le Congo français et d'une partie des possessions portugaises, notamment de l'Angola. Je n'ai pas à rappeler comment le plan s'est manifesté au moment de l'incident d'Agadir. Bien avant, en 1898, le comte Hatzfeldt avait tenté d'entraîner lord Salisbury à un partage du Mo-

zambique et de l'Angola. Fidèles à leur tactique, les Allemands avaient résolu de devancer la réalisation territoriale par la création d'une ossature. Deux voies ferrées partant de l'Atlantique à Benguela et de l'Océan indien à Dar-es-Salam, se soudaient au cœur de la zone des Grands Lacs. Maîtres de cette grande ligne de communication qui s'achevait à la fin de 1913, les gens de Berlin se croyaient en état de pousser la liquidation définitive.

Les conséquences ont été si bien prévues à Berlin que dès les premiers jours d'août 1914, avant même que les autorités coloniales belges aient été averties de l'attentat de Liège, l'Allemagne engageait le combat au cœur de l'Afrique comme sur la Meuse. Cela ne l'a pas empêché d'accuser les Alliés d'avoir étendu le carnage jusqu'aux extrémités du monde, entraînant toutes les forces coloniales dans la lutte.

Le fait est que les puissances de l'Entente n'ont pas perdu de temps à profiter des avantages que leur assuraient leurs possessions d'outre-mer et la maîtrise des communications maritimes. La guerre n'était pas vieille d'une semaine que du Dahomey



Infanterie montée de la Légion étrangère.

français et de la Côte-d'Or britannique, des colonnes convergeaient à l'assaut de l'étroit couloir intermédiaire du Togoland dont le sort était réglé le 27 août. Avant même la consommation de ce succès, une manœuvre analogue se dessinait contre le Cameroun. Là encore les Anglais de la Nigeria, les Français du Tchad et du Congo avaient tous les avantages de la position enveloppante. Mais le morceau était gros — plus vaste que la France. Ce n'est qu'en juin 1915 que la résistance a été maîtrisée après la chute d'Eséka, de Garua et de Lomé. Entre temps, les Néo-Zélandais avaient occupé les îles Bamoa; les Australiens, l'archipel Bismarck et la Nouvelle-Guinée allemande; les Japonais, les îles Marshall et Kiao-Tchéou. Restaient les deux pivots de l'édifice pangermaniste : le Sud-Ouest et l'Est-Africain.

Des deux côtés, les Allemands passaient à l'offensive. Dans le Sud-Ouest-Africain, ils tentaient un raid vers le Betschuanaland, avec l'espoir de provoquer un soulèvement des anciennes républiques Boers. Non seulement cette attente était déçue, mais c'était

l'ancien adversaire des Anglais, le général Botha, placé par la clairvoyance britannique à la tête du gouvernement Sud-Africain, qui se lançait à la conquête de la possession allemande. Le 14 janvier 1915, le port de Swakopmund était occupé. Le 12 mai, la capitale Windhoek succombait. Le 9 juillet, les derniers défenseurs capitulaient.

La campagne de l'Est-Africain a été une opération d'une autre envergure. Les Allemands avaient organisé une véritable armée de 25,000 combattants indigènes, bien encadrés, avec du matériel que d'audacieux ravitaillements vinrent entretenir et accroître.

Le début des opérations bénéficia de ces avantages de préparation. La colonie anglaise de l'Ouganda fut l'objet d'une invasion sérieuse. La réaction ne tarda que juste le temps nécessaire pour monter soigneusement une action combinée anglo-belge, à laquelle les Portugais vinrent ultérieurement coopérer.

La conquête commença en février 1916, sous les ordres du général Smuts, par l'occupation de la partie Nord de la colonie, de

la région de Kilimandjaro, puis par le refoulement progressif de l'Ouest à l'Est le long de l'artère du chemin de fer. Finalement, après un débarquement sur la côte à Dar-es-Salam et une série de mouvements enveloppants poursuivis avec une inlassable ténacité contre un adversaire qui se dérobait dans d'immenses espaces, la garnison allemande se trouvait, il y a quelques semaines, coupée en deux tronçons. L'un d'eux, sous les ordres du colonel Tafel, vient de capituler à Mahengé. L'autre, qui ne comprend plus guère que 2,000 combattants, sous la direction immédiate du général von Lettow Vorbeck, a franchi la Rouvuma et a passé en territoire portugais où il est énergiquement poursuivi.

L'occupation de ces vastes territoires n'est pas pour les Alliés seulement un légitime sujet d'orgueil. Elle met à leur disposition un gage de premier ordre. Les Allemands parlent sans cesse de la carte de guerre européenne. Sans doute la carte de guerre mondiale offre-t-elle des sujets moins agréables à leurs regrets d'hier et leurs préoccupations de demain. — SAINT-BRICE.

• UN PEU DE TABAC •



La question du tabac est à l'ordre du jour. C'est l'occasion ou jamais de parler de cette plante, qui fait tant parler d'elle.

Son origine ? Elle remonte à Christophe Colomb qui a découvert le tabac en même temps que l'Amérique. Ceci a amené cela.

Ce fut à l'île de Cuba, lors de son premier voyage dans le nouveau monde, que Colomb remarqua l'usage que faisaient les Indiens des feuilles de tabac. Ce parfum et la manière de le savourer frappaient l'illustre navigateur.

Mes deux envoyés, dit-il dans la relation qu'il écrivit en 1492, trouvèrent en route beaucoup de gens qui revenaient dans leur village, et les hommes, de même que les femmes, portaient à la main un charbon allumé et des herbes, pour en prendre les parfums ainsi qu'ils ont coutume.

Bien que cette description soit peu claire, ne cherchez point : c'est indiscutablement la première mention faite dans la littérature du cigare et du briquet.

Il fallut toutefois attendre quelques années pour que le tabac s'implante en Europe. Les Espagnols le vinrent employer d'une façon courante dans l'île de Tabasco, située dans le golfe du Mexique, à laquelle il dût son nom. En 1519, Cortez en envoya à Charles-Quint. Bientôt les commerçants de Venise et de Gênes l'introduisirent dans le Levant.

En 1561, quelques graines de tabac furent données par un planteur hollandais à Jean Nicot, seigneur de Villemain, alors ambassadeur de François II à la cour du Portugal. Celui-ci en fit hommage à Catherine de

Médicis, qui, depuis, vanta cette plante comme un remède salutaire, ce qui lui valut le nom « d'herbe de la Reine ».

Mais tous les autres souverains firent de mutuels efforts pour détourner les maux

qui leur semblaient devoir résulter de l'introduction du tabac dans leurs Etats. La reine Elisabeth motiva l'édit qui en prescrivait l'usage sur les dangers que couraient ses sujets de retomber dans la barbarie s'ils se livraient aux mêmes goûts que les nations sauvages. Le roi Jacques composa un pamphlet contre le tabac, dans lequel il dit que la coutume de fumer « fait mal à la poitrine, est nuisible pour les yeux, blesse l'odorat et trouble la raison ». Tant d'éloquence fut inutile. Charles I^e fit contre mauvaise fortune bon cœur et instaura dans son royaume le monopole du tabac, d'où il tira les plus appréciables bénéfices. D'autres chefs d'Etat procédèrent avec un radicalisme qui sera sans doute dresser les cheveux sur la tête à tous les fumeurs. Le sultan Amurat IV en défendit l'usage à ses sujets sous peine de la vie ou d'avoir le nez coupé. (Car c'est surtout par le nez que l'on consomme alors le tabac. On commença par priser. On fuma ensuite la pipe et le cigare. La cigarette est une invention toute moderne.)

Quant au Sophi de Perse Saah Abbas, il fit connaître à son armée par une proclamation, que si jamais on trouvait sur un soldat une pincée de tabac, on brûlerait ensemble l'homme et la plante !

Le tabac a conservé longtemps ses détracteurs. Un des plus notoires fut un membre de l'Académie des sciences, nommé Joly qui, en 1865, prit l'initiative d'une ligue contre le tabac et multiplia les plus doctes mémoires pour démontrer combien ce stupéfiant était dangereux pour l'avenir de la race. Voici l'un de ses arguments : en 1838 l'impôt sur le tabac a rapporté 28 millions et il y a eu 8,000 aliénés ; en 1842, l'impôt a été de 80 millions et il y a eu 15,000 aliénés ; en 1852 on relève 180 millions contre 22,000 aliénés... donc le tabac est un des plus actifs agents de l'alléiation mentale.

Louis Veuillot, lui non plus, n'aimait pas le tabac. Le fougueux polémiste catholique tirait d'ailleurs de son aversion une preuve au moins inattendue de l'infiaxibilité pontificale : « Dans le monde moderne, écrivait-il, tous les souverains fument, vendent à fumer, donnent à fumer, l'on fume autour d'eux, leurs ministres fument et font fumer.

Mais toutes ces considérations rétrospectives sur le tabac ont-elles valu une bonne pipe ? — BOUFFARD.

Dessins de Rigoloch.

■ LES EMPRUNTS DE L'AUTRE GUERRE ■

Pour la troisième fois, les Français sont invités à souscrire à un emprunt national de la grande guerre. Ce faisant, ils ne serviront pas seulement les intérêts du pays, mais leurs intérêts propres. La meilleure preuve que l'on en puisse donner, c'est de rappeler dans quelles conditions furent émis et couverts les emprunts de la guerre précédentes — ceux de 1871 et de 1872.

Les circonstances, alors, étaient tragiques.

La paix signée à Francfort, le 10 mai 1871, nous obligeait à verser à l'Allemagne 500 millions dans le mois qui suivrait le rétablissement du gouvernement régulier à Paris, 1 milliard dans le courant de l'année 1871 et 500 millions avant le 1^{er} mai 1872. Quant aux trois autres milliards, ils devaient être versés avant le 2 mars 1874, et la France

vit. Le 5 p. 100 fut immédiatement prime. En quatre mois, sa hausse était de 12 fr. 45. En 1881, il atteignait 121 fr. au lieu de 82 fr. 50 !

Cette réussite encouragea le gouvernement à émettre un second emprunt qu'un décret présidentiel du 20 juillet 1872 fixa à 84 fr. 50.

Un empressement extraordinaire accueillit cet emprunt dans tous les pays du monde et notamment en Allemagne et en Autriche. Les financiers germaniques vendirent des valeurs turques, roumaines et américaines pour souscrire. Il fallut ouvrir à Vienne plusieurs bureaux.

On demandait à la France et à l'Europe



L'AUTRE REMPART

Par un décret du 25 octobre 1870, le Gouvernement de Tours avait décidé d'ouvrir une souscription publique à un emprunt de 250 millions, destiné aux besoins de la défense nationale.

La souscription, ouverte le jeudi 27 octobre 1870 au matin, devait être close le samedi 29 octobre à quatre heures du soir. Le taux d'émission serait de 85 p. 100, de la valeur des obligations, toutes au porteur et d'une valeur nominale de 500, 2,500, 12,500 et 25,000 fr.

Elles devaient être remboursées au plus tard à trente-quatre années par voie de tirage au sort, à partir du 1^{er} avril 1873.

Les Français souscrivirent un capital nominal de 93 millions. Les Anglais, un capital de 69 millions. La banque Morgan fit le reste. Au total, 208 millions furent souscrits pour un capital nominal de 250 millions.

Si l'on tient compte de toutes les bonifications et commissions, l'Etat français avait emprunté au taux de 8,15 p. 100 ! Telle était alors notre cruelle situation.

s'engageait à payer sur cette somme un intérêt de 5 p. 100.

Pour acquitter cette dette, Thiers présentait à la Chambre, le 6 juin 1871, un projet de loi relatif à un emprunt de 2 milliards et demi. Le 20 juin, la loi était votée à l'unanimité de 547 votants. Le taux d'émission était fixé à 82 fr. 50.

La souscription fut ouverte à Paris et dans les départements, le mardi 27 juin, à neuf heures du matin. Elle devait être close dès que l'emprunt serait couvert et ne pouvait se prolonger après le vendredi 30 juin.

Le premier jour n'était pas écoulé que l'emprunt était couvert plus de deux fois. La souscription fut immédiatement close. Paris seul avait souscrit deux milliards et demi, la province un milliard, l'étranger près d'un milliard.

Ce fut dans l'univers une stupéfaction profonde. Le ministre des finances lui-même qualifia ce succès de « miracle ». Une hausse rapide des titres de rentes sui-

trois milliards et demi environ. On reçut une offre supérieure à 41 milliards de capital.

Ainsi, l'emprunt avait été couvert plus de douze fois. L'Allemagne s'était inscrite pour quatre milliards et demi de titres, la Belgique, pour 9 milliards.

Certes, l'amour de la France n'inspirait pas seul cet enthousiasme à nous servir. Les étrangers qui nous offraient leur or en échange d'un titre sur le crédit français savaient avant tout qu'ils faisaient une bonne affaire.

Le New York Herald écrivait à ce sujet : « Le nouvel emprunt a eu un succès que rien n'égalé peut-être dans les annales de l'Histoire ».

Ces souvenirs du passé méritent d'être rappelés aujourd'hui. Ils attestent la valeur que les neutres et nos ennemis eux-mêmes attachent au crédit de la France, même après sa défaite de 1870.

Que ne vaut pas aujourd'hui ce crédit, qui va être sanctionné par la victoire ! E.P.

PAGES D'HIER
ET
D'AUJOURD'HUI

ATTILA SUR L'ISONZO

Par AMÉDÉE THIERRY
(*Histoire d'Attila et de ses successeurs*)

Il y a à peu près quinze cents ans, les plaines de la Vénétie virent l'invasion sanglante des hordes d'Attila.

Il est émouvant de rappeler en ce moment les souvenirs de cette expédition lointaine où, cependant, certains moyens furent employés déjà, qui semblent se retrouver aujourd'hui.

*Le grand historien, Amédée Thierry, qui vécut dans la première moitié du siècle dernier, a fixé d'éloquente façon ses souvenirs dans *ATTILA ET SES SUCCESEURS*. Nous extrayons de ce livre le chapitre particulier à la région où se battent nos troupes, à côté des Italiens, contre l'invasion recommencée.*

Attila s'avancait à grandes journées. Parti de sa résidence, en plein hiver, il prit le chemin le plus direct et le plus commode pour une armée, la route d'étapes des légions, de Sirmium à Aquilée, ligne principale de communication entre Rome et Constantinople. Le torrent de l'Isonzo, alors nommé Sontius, plus d'une fois, avait servi de barrière dans les guerres intestines de Rome : Attila le traversa sans coup férir. Du pont de l'Isonzo jusqu'aux murs d'Aquilée s'étendait une campagne ouverte, toute plantée d'arbres et de vignes, dont les longues files s'alignaient en berceaux. La fertilité de la Vénétie, la mollesse de son climat, la précocité de ses printemps, étaient célèbres chez les anciens : « Au premier souffle de l'été, dit un historien romain, on voyait tout ce pays se couronner de fleurs et de pampres comme pour une fête ». L'armée des Huns n'y laissa après elle que des débris et des cendres. Ce fut aux remparts d'Aquilée qu'Attila rencontra sa première résistance.

Aquilée, la plus grande et la plus forte place de toute l'Italie, servait de boulevard à cette presqu'île sur le point le plus vulnérable, où la menaçaient tantôt les incursions subites des Barbares du Danube, tantôt les entreprises mieux calculées des empereurs de Constantinople. Le fleuve Natissa en baignait tout le côté oriental, et, versant une partie de ses eaux dans un large fossé circulaire, garantissait de toutes parts la haute muraille flanquée de tours et l'enveloppait comme d'une ceinture. Aquilée n'avait pas moins d'importance comme place de commerce que comme place de guerre. Son port, situé quatre lieues plus bas, à l'embouchure du fleuve, passait pour un des meilleurs de l'Adriatique ; du moins était-il, en temps ordinaire, le mieux gardé, car il servait de station à la flotte chargée de protéger cette mer et de réprimer la piraterie. Qu'était devenue cette flotte en 452 ? Avait-elle déjà péri dans la dissolution chaque jour croissante des forces romaines ? L'empereur, au contraire, l'avait-il rappelée pour la joindre à la flotte de Ravenne et couvrir plus sûrement le domicile des Césars ? On l'ignore. Aquilée était considérée comme imprenable, lorsqu'elle voudrait bien se défendre. Alaric avait échoué devant elle, et, de mémoire d'homme, on ne pouvait citer à son déshon-

neur qu'une surprise qui la fit tomber, en 361, au pouvoir des soldats de Julien. Aquilée, à cette époque, s'étant déclarée pour l'empereur Constance, une division de l'armée de Julien dut en faire le siège ; mais la ville résista vaillamment. A bout de science et de courage, les assiégeants eurent recours à un stratagème resté fameux : ayant amarré trois grands navires, qu'ils recouvrirent d'un plancher, ils construisirent dessus trois tours de la hauteur du rempart et munies de crampons de fer et de ponts-levis ; puis, ils lancèrent la machine flottante, à la dérive, sur le fleuve. Quand elle eut atteint le flanc de la muraille, les soldats jetèrent les crocs, baissèrent les ponts, et, ouvrirent les portes à coups de hache.

Si le roi des Huns comptait dans son armée des soldats assez hardis pour exécuter un pareil coup de main, il n'y avait pas d'ingénieurs capables de le préparer ; en tout cas, il n'y songea point, mais il employa contre Aquilée les moyens ordinaires des sièges, les sapes, les bâliers, les escalades, les mines, le tout sans nul succès. Bien secondée par les habitants, la garnison faisait face à tout, et une place qui avait résisté aux attaques méthodiques des légionnaires de Julien se riait de l'imperitie des Huns. Chaque jour, venait de la part d'Attila quelque tentative nouvelle que l'audace ou la ruse des assiégiés changeait en désastre pour lui. Le jeu des machines, les sorties, les alertes nocturnes épuaissaient et décimaient ses troupes. Trois grands mois s'écoulèrent dans ce travail impuissant ; les chaleurs se faisaient déjà sentir, et la campagne, livrée à une dévastation continue, ne fournit bientôt plus ni fourrages ni vivres. Cependant on apprenait que les secours demandés par Aëtius à l'empereur d'Orient allaient bientôt débarquer en Italie ; le bruit se répandit même que l'empereur Marcien, ne voulant pas borner là son assistance, préparait une descente en Pannonie et menaçait la retraite des Huns. Enclins au découragement quand il leur fallait se battre contre des murailles, les barbares s'épouvaient au souvenir des désastres qui avaient accompagné le siège d'Orléans, et, chose étonnante dans l'armée d'Attila, le camp retentissait de plaintes et de murmures. Attila impatient et blessé dans son orgueil, ne savait plus que résoudre. Pour suivre sa marche à travers l'Italie en laissant Aquilée derrière lui c'était une imprudence qui pouvait le perdre ; s'avouer vaincu en se retirant sans avoir ni pillé ni combattu, c'était une honte qu'il n'osait pas affronter ; à tout prix, il lui fallait Aquilée. Un incident que tout autre eût négligé la lui livra en imprimant au courage des Huns un élan nouveau.

Un jour qu'en proie à ses anxiétés il se promenait autour des murs en étudiant l'état de la ville, il vit des cigognes s'envoler avec leurs petits d'une tour en ruine, où elles avaient niché, et gagner au loin la campagne, portant les uns sur leur dos et

AMÉDÉE THIERRY.

Alpins et Highlanders en Italie



— La guerre a ses hauts et ses bas... Ce n'est pas pour nous émouvoir, nous autres, montagnards...
(Dessin de JONAS.)

PENSÉES & MAXIMES DU FRONT :



Emporter dans la tombe le regret d'une vie inutile c'est être indigne d'avoir vécu.

Aimer une femme, c'est cueillir aveuglément une fleur mystérieuse qui embaume ou empoisonne l'existence.

Enlever à l'homme une illusion, c'est diminuer d'autant l'horizon de sa vie.

Pour un poïl, la cicatrice d'une blessure équivaut à une médaille.

Dans leur ensemble, nos actions sont l'œuvre de nos pensées Quartier-maître BOITTELIN.

J'ai appartenu à trois régiments différents. Chacun était le « meilleur » de la France. Siméon.

Femme rit quand elle peut et pleure quand elle veut.

BRICE B.

Le bonheur de la vie... c'est le malheur d'aimer.

DE GÉO-CYCLE.

Il arrive de perdre un lous dans la rue... Il arrive d'y trouver deux sous...

LE CHEVALIER DE LA + ROUGE.

Autrefois on recrutait le militaire dans le civil, mais aujourd'hui on recrute le civil dans le militaire.

THÉODORE DELBOSC.

Au front on constate toujours le dimanche avec étonnement.

Y. DE M.

Le désir est le bandeau de la raison ; l'amour est la feuille de vigne du désir.

Combien en est-il qui, en cherchant la rose qu'ils ne trouveront pas, écrasent la violette qu'ils ne voient pas !

PIERRE ROSENTHAL.

Si la mère des imbéciles venait à mourir, elle laisserait trop d'orphelins.

MARCEL.

Attendre des lettres vaut quelquefois mieux que d'en recevoir.

LE PENSEUR DES RONDINS.

Il vaut mieux être sous une toile de tente un jour d'avverse, que sous un tir de barrage un jour de soleil.

H. FAILLE.

Le but de l'ambition est comme l'horizon : il recule à mesure qu'on avance.

On peut se donner des airs, jamais de la dignité.

MARCEL GROMY.



— Je pense, donc j'essuie.
(DESSIN DU FRONT.)

Le Français qui pousse sur la terre de France produit des fruits qui profitent à l'étranger.

AÉROMARIN.

Le génie n'est souvent pas un don de la nature, mais une simple affection.

A. G., du 3^e R. A. P.

Qu'est-ce qu'avoir le sentiment esthétique ? C'est mépriser toutes les beautés qui nous entourent, pour ne croire qu'à celles qui sont dans notre cœur.

Aspirant Béné.

Chercher une pensée pour le Bulletin des Armées c'est diminuer sa facture de moitié.

BOB-CURZON, canonnier croisier.

L'exploitation de la bêtise humaine ressemble à celle d'une mine d'or au filon inépuisable.

D. R., second-maître.

L'espérance est le seul vrai bien qu'on puisse posséder.

Belgique ! Que le monde prononce ton nom quand il voudra parler de l'honneur.

A. L., cuirassé Condorcet.

Les lettres de la marraine ressemblent à des gouttes d'essence de Nice ou de Grasse ; elles parfument la vie errante et morose du poïl.

SEIGNEMET, adjudant.

La cuisine roulante est comme la pipe : plus elle est culottée, meilleure elle est.

L'AUVERGNAT.

L'éloignement est le thermomètre de l'amour. Un grand amour s'y fortifie, un amour médiocre y sombre toujours.

SYRAM NARITA.

Qui prétend tout savoir prouve qu'il ne sait rien.

JEAN GIEZ, téléphoniste.

Il ne peut y avoir que deux catégories d'hommes heureux : les indifférents et les sots.

Quels sont ceux qui, se connaissant bien, n'auraient pas honte d'eux-mêmes ?

Lieutenant M. G.

Dans cette guerre, chacun voit ce qu'il fait en regardant par le petit bout de la lorgnette, et c'est en regardant par le gros bout qu'il voit ce que fait son camarade.

DICK.

L'incapable se croit toujours incompris.

LENATNOF.

Nous croyons toujours ne pas avoir peur lorsqu'il n'y a aucun danger à courir.

LE PENSEUR DU GÉNIE.

Le meilleur moyen d'acquérir le respect des autres, c'est de se respecter soi-même.

J. D'ORSAY.

La femme est une arithmétique qui offre des problèmes complexes ; pour les résoudre, la vie est trop courte.

ROULIÈS.

Le devoir est une ligne droite.

A. MERCIER.

La pudeur n'est qu'une affaire d'éclairage.

NALUS LÉO.

A toutes les pensées du concours je préfère celle que ma marraine a cueillie pour moi dans son jardin.

Médecin auxiliaire R. J.



Notre Enquête sur "L'AMITIÉ DES TRANCHEES"

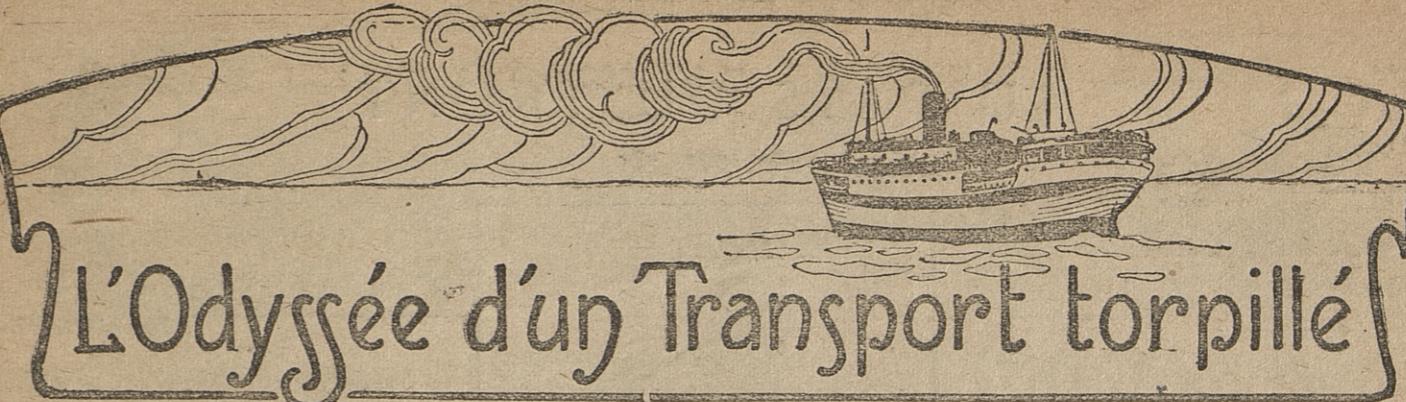
Nous rappelons aux lecteurs du Bulletin des Armées le bel article que nous avons publié dans un récent numéro sur l'*Amitié des tranchées*, l'appel fait aux soldats par l'auteur, M. J.-H. ROSNY ainé.

« Ce sont, disait-il, des confidences que je sollicite. Je voudrais savoir comment naissent les amitiés de tranchées, qu'elles soient éphémères ou qu'elles soient durables, qu'elles viennent à la suite d'événements ou par la force de l'habitude, qu'elles aient pour origine des services rendus ou le simple partage des mêmes travaux, des mêmes épreuves et des mêmes dangers... On s'efforcera ensuite de faire dans ce Bulletin une analyse des cas les plus généraux ou les

plus caractéristiques et on publiera quelques lettres parmi les plus intéressantes, lorsque les auteurs ne s'y opposeront point, au préalable. Bien entendu, aucune signature ne sera donnée, à moins d'une autorisation spéciale. »

Beaucoup de réponses sont déjà arrivées. Mais nous les désirons les plus nombreuses possible, pour donner à cette émouvante enquête l'importance qu'elle mérite.

Adresser directement à M. J.-H. ROSNY, au Bulletin des Armées, 28, rue des Saints-Pères, Paris, avec cette simple mention : « Enquête sur l'*Amitié des tranchées*. »



LIVRES DU TEMPS DE GUERRE

Comme une lueur dans la nuit, la vérité est difficilement repérable.

CAVAREC.

Il n'y a pas de vérité : il y a des hommes qui veulent vivre.

J. T.

L'homme qui n'aime pas est un avion sans pilote.

COR DE CHASSE.

L'éloignement est le thermomètre de l'amour. Un grand amour s'y fortifie, un amour médiocre y sombre toujours.

SYRAM NARITA.

Qui prétend tout savoir prouve qu'il ne sait rien.

JEAN GIEZ, téléphoniste.

Il ne peut y avoir que deux catégories d'hommes heureux : les indifférents et les sots.

Quels sont ceux qui, se connaissant bien, n'auraient pas honte d'eux-mêmes ?

Lieutenant M. G.

Dans cette guerre, chacun voit ce qu'il fait en regardant par le petit bout de la lorgnette, et c'est en regardant par le gros bout qu'il voit ce que fait son camarade.

DICK.

L'incapable se croit toujours incompris.

LENATNOF.

Nous croyons toujours ne pas avoir peur lorsqu'il n'y a aucun danger à courir.

LE PENSEUR DU GÉNIE.

Le meilleur moyen d'acquérir le respect des autres, c'est de se respecter soi-même.

J. D'ORSAY.

La femme est une arithmétique qui offre des problèmes complexes ; pour les résoudre, la vie est trop courte.

ROULIÈS.

Le devoir est une ligne droite.

A. MERCIER.

La pudeur n'est qu'une affaire d'éclairage.

NALUS LÉO.

A toutes les pensées du concours je préfère celle que ma marraine a cueillie pour moi dans son jardin.

Médecin auxiliaire R. J.

Qu'est-ce qu'avoir le sentiment esthétique ? C'est mépriser toutes les beautés qui nous entourent, pour ne croire qu'à celles qui sont dans notre cœur.

Aspirant Béné.

Chercher une pensée pour le Bulletin des Armées c'est diminuer sa facture de moitié.

BOB-CURZON, canonnier croisier.

Boche. Alors on lui a tourné le dos et on a taillé dans la pluie comme on a pu,

à toute vitesse. Je ne peux te dire tous les « tonnerre de Dieu ! » qu'a lâchés Fourques. Je ne les ai pas comptés ! Il trépignait et s'arrachait le bouc :

« Tu le vois, ce bougre-là, qui nous refile ces pruneaux, et nous qui nous taissons comme des eunuques ! Et puis, d'ailleurs, même si on nous avait mis des canons, ça serait des sarbacanes ou des châtaignes de cocktail, et on ne pourrait pas tirer à plus de quatre à cinq mille mètres. Regarde-le, il est au moins à sept mille mètres, et il nous rate à cause de la houle. S'il faisait beau, tu parles qu'on y serait passé ! »

Nous en détachons la page que voici :

MON VIEUX COPAIN,

En allant de Marseille à Salonique, avant d'arriver à Matapan, le Pamir a été torpillé, canonné et raté par un sous-marin boche.

C'est au petit matin, entre chien et loup, pendant mon quart, qu'on a commencé à recevoir des draguees. Il faisait un de ces petits temps du jugement dernier, et moi je regardais les rouleaux de houle qui faisaient « plouf » sur l'étrave et qui s'en allaient couverts d'écumé. Tout à coup, voilà des colonnes d'écumé qui grimpent comme des aiguilles, par bâbord, à environ trois cents mètres, et qui montaient aussi haut que des cheminées. Zut ! que je me dis, on est très près des cailloux et c'est la mer qui brise. J'envoie la barre à droite et vais regarder la carte. Ah ! ouai ! il n'y avait pas plus de cailloux marqués dessus que dans le blanc de mon œil. Alors j'ai remis en route après avoir fait prévenir Fourques (1) qu'il y avait quelque chose de drôle sur mer, et comme il arrive sur la passerelle, une gerbe d'obus nous tombe à vingt mètres.

Les deux premiers coups ont tombé vingt mètres court et cinquante long. Fourques s'est dit que le troisième nous rentrait dedans et il a mis la barre à gauche toute, en grande vitesse, pour dévier le tir. Juste à ce moment arrive une lame qui fait cuiller, nous secoue à croire qu'on faisait la pirouette ; tout ce qu'il y avait sur le pont se met à trimballer et bloque la drosse bâbord. Plus moyen de gouverner.

Il n'y avait plus à chiquer, c'est un sous-marin qui nous seringue, et nous, les bras croisés, sans pouvoir répondre ! D'ailleurs, on aurait été bien en peine, car nous étions restés près de dix minutes sans savoir ni d'où ni de qui ça pleuvait. Le Pamir roula comme une boule, et il y avait un clapotis aux petits oignons. C'est ça qui a dû gêner le sous-marin, parce que les coups tombaient devant, derrière, à droite et à gauche.

Enfin, pendant un peu de calme, on a aperçu des flocons de fumée au diable bouilli, à trois ou quatre milles devant, et les embruns qui déferlaient sur le drosse, le Pamir continuait à tourner en rond comme une bourique de che-

vaux de bois et à rouler et à tangier.

Le sous-marin a dû s'approcher, car on a vu deux sillages de torpilles, l'un devant à trente mètres, l'autre qui a passé derrière. La deuxième était bien pointée et arrivait droit sur nous, qui ne pouvions remuer pied ni patte : rien que faire le signe de croix et penser à sa famille ; mais cette torpille ne devait pas être réglée très profond, vu que le Pamir n'est pas cuirassé et qu'un trou à la flottaison suffit pour le faire basculer ; alors une lame creuse a attrapé la torpille et l'a fait sauter en l'air comme une carpe, à 100 mètres de nous, et l'a renvoyée dans l'eau à angle droit de son parcours, ce qui fait qu'elle a passé derrière et qu'on a dit : ouf !

Le Boche a dû être dégoûté de perdre une heure, deux torpilles et pas loin de cinquante obus sur un bateau qui faisait bouchon ; il a remonté en surface à toute vitesse et tu peux croire, vieux, qu'il nous gagnait mains sur mains.

Le Pamir, chargé à trois mille cinq cents environ, s'écrasa dans les creux comme un cul de plomb et ne devait pas donner plus de sept nœuds à tout casser et en démolissant tout sur le pont. Le Boche fila là-dedans comme un anchois. Il avait dû fermer ses panneaux, et tu penses s'il se moquait d'encaisser la houle par-dessus, lui qui est fait pour naviguer avec de l'eau tout autour. Il devait bien gagner trois ou quatre nœuds sur nous, car après trois quarts d'heure de chasse il n'était plus qu'à mille mètres. Alors nous l'avons vu ralentir un peu et ouvrir les panneaux, et il y a des canonniers qui sont venus tirer.

Les deux premiers coups ont tombé vingt mètres court et cinquante long. Fourques s'est dit que le troisième nous rentraient dedans et il a mis la barre à gauche toute, en grande vitesse, pour dévier le tir. Juste à ce moment arrive une lame qui fait cuiller, nous secoue à croire qu'on faisait la pirouette ; tout ce qu'il y avait sur le pont se met à trimballer et bloque la drosse bâbord. Plus moyen de gouverner.

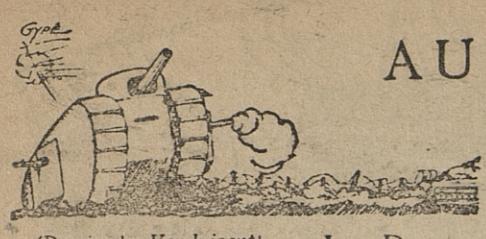
Le Pamir continue à faire son tour sur la gauche ; seulement il ne tourna pas vite à cause de la grosse mer, et le sous-marin on ne la fait pas à la pose ; d'ailleurs, Fourques, qui préstidait, n'avale pas les bourdes comme un mousse. Alors chacun racontait sa petite histoire, comme ça lui était arrivé et sans Bourde le crâne de personne.

Ils avaient tous été plus ou moins attaqués, torpillés, canonnés, mais ils en étaient sortis puisque tous étaient là.

Y...

(1) Capitaine du Pamir.

AU PAYS DU FRONT



(Dessin du Ver luisant)

Le Dur

De RIGOLBOCHE :
Le dur, en argot civil le train, représente avec le serpent de mer ce qui reste des sauriens géants de l'époque secondaire. Il n'en est pas moins — lacune regrettable — aucun spécimen au Muséum.

Avant que de décrire l'animal actuel, il n'est peut-être pas inutile de jeter un regard résolument rétrospectif et paléontologique sur ce qu'il était aux temps périmes, avant la guerre, c'était une bête rapide à sang chaud, gardée par des employés, animaux plus petits, presque civilisés et d'une politesse proverbiale avec les visiteurs. Que les temps sont donc changés ! Maintenant que nous sommes, comme chacun sait, en pleine époque quaternaire, les gardiens qu'on a perdu l'habitude de payer pour visiter le monstre, sont retournés à l'état féroce. Quant au Dur, il rampe avec une lenteur de philosophie antique ; c'est de plus un animal à sang froid, comme le poilu, d'abord parce qu'il ne craint pas d'approcher de la ligne de feu, ensuite à cause de l'identité de leur devise à tous deux : « Froid en hiver, chaud en été ». Le corps de l'animal se divise en compartiments de tête et de queue. Le coupez-vous en deux ? De même que chez le ver solitaire, la partie antérieure continue de ramper ; par contre, le reste ne bouge plus. Mais si vous rapprochez ses éléments, la greffe est instantanée.

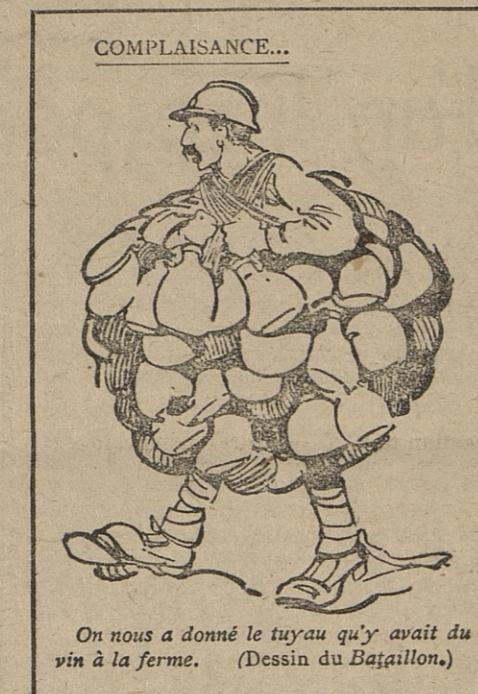
Qui pénétrera les secrets desseins de la nature ? Le Dur, qui mange tant de charbon, n'élimine pourtant que boîtes de fer-blanc et tassons de bouteilles et, lorsqu'il est à bout de souffle, il fait de l'eau.

On a accoutumé de le comparer au serpent, tant parce qu'il est en bois que parce qu'il siffle. Aux gares, en effet, le Dur siffle avant de passer. Il siffle encore lorsqu'il entre dans sa tanière, sorte de tunnel souterrain percé aux deux extrémités. Mais, contrairement au serpent, il fonce droit, et ce n'est qu'à l'état embryonnaire que le petit du Dur ou tacot traîne une reptation indécise qui le fait surnommer tortillard.

Au point de sa vie privée, le Dur, bien qu'ayant de nombreux tâpons, est très allant et ne dédaigne pas la société des cheminots.

Les chasseurs de Dur abondent. Nantis d'un permis ou permis, ils se précipitent sur le monstre en rangs serrés. En un instant la bête est captive, et le Dur est pris. Mais le Dur s'énerve et part comme une flèche, secouant peu à peu les potus-chasseurs en cours de route. Il ne s'arrête que lorsque le dernier lâché.

Sur le tard, le Dur devient poussif, il a la rame ; pour un rien il fume. Enfin il mène une vie honnête, casse les disques... bref, il déraille. On le débite alors en tronçons qui font des villas aux clochards de la zone.



On nous a donné le tuyau qu'y avait du vin à la ferme. (Dessin du Bataillon.)



(Dessin de La Mitraille)

Du 120 COURT :

D'abord, il est impossible de décrire le chahut résultant de la prise de contact entre cuistots et corvées.

Le point de livraison de la « becquetance » ressemble plus à un marché aux volailles qu'à toute autre chose.

C'est un match incessant entre croquenots qui s'écrasent, hommes qui grognent, sceaux qui se renversent, bouthéons qui se heurtent, dans le noir intense de la nuit.

Parfois, la voix pourtant impérieuse du caporal d'ordinaire essaie de dominer la tempête, puis, impuissante, elle fait chorus avec les autres, où elle perd les derniers accents de son autorité. Au milieu de l'inénarrable brouaha, on saisit des phrases :

— Te v'là, eh ! vieux ; encore des fayots ?
— Des bath, c'est des gros blancs !
— Hier, c'était des rouges !
— Des rouges, mais non, des Japonais !
— Y d'vraient en donner des bleus, ça fait qu'on aurait le ventre tricolore !

— Y paraît qu'on aura plus de riz. Y en a pas d'trop pour les Malgaches.

— Tu t'rapelles à Verdun qu'on était tous décollés : i'-z-on dit qu' c'était l'riz qui nous vidait !

— Pens's-tu, chohotte, puisque le Toubib y nous r'filait d' l'eau de riz quand on avait la diarrhée !

— Paraît que l'approvisionnement en a des rossignols de fayots.

— J'pense bien, à la 4^e, y'z'en ont 200 kilos ; alors, tu parles, qu'est-ce qu'ils vont s'mettre dans la lampel !

— Y font exprès. Tu comprends, ça t'boursoufle un type et alors y disent : « Visez-moi, les gas, comme y z'ont bonne mine ! »

— Y d'vraient m'les donner pour aller en perme, je les placerai, leurs fayots. Car faut voir les combines avec la vie chère. Ainsi quand je trouve mes trois petits salés, je leur dis avant de souper : « Qui veut un sou pour aller s'coucher ? »

— Moi, moi, moi ! » qu'y répondent tous les trois ; alors je les envoie au pieu avec leurs trois ronds.

Le lendemain matin y claque du bec ; alors j'leur dis : « Qui qu' c'est qui veut déjeuner ?

— Moi, moi, moi ! » qu'y répondent.

Alors, j'leur dis : « Ceux qui veulent déjeuner, y faut donner un sou au papa !

Tous les trois y radinent les ronds et je gagne un repas.

La blague, bien que lancée par un moutard de la classe 17 qui l'a recueillie dans un almanach de chez lui, occasionne un rire général, qui fait résonner les voûtes des creutes voisines.

Et, titubantes et plus silencieuses, les ombres des corvées s'enfoncent dans les boyaux, vers les premières lignes où veillent les rationnaires.



Y a plus d'explosions ! Ben ! mon vieux, qu'est-ce qu'il te faut ! (Dessin du front.)



QUATRE-VINGT-QUATRIÈME CONCOURS

Question n° 613. — Losanges liés (MILOUZETTE) :

Supprimée en parlant d'une lettre) — Remède militaire — Qui a perdu au jeu.

Question n° 616. — Proverbe-rébus (F. GRARD) :

Quadrupède — Grande contrée de l'Asie — Contentement — Sens — Terrain limité — Noble — Département.

Question n° 617. — Lettres manquantes (la ponctuation, les apostrophes et l'espace entre les mots ont été supprimés) (BLONDIN) :

U...omi..éi...e.a..iaéá..é.o...i.ué.e..e.a..de...vte.es..o.a.e...o.u...ure.é.c..e..n.a...ca...n.es.é.i.io...ises

Question n° 618. — Mot carré (F. FAYE) :

Sous-préfecture — Instrument coupant — Certifa — A Montélimart — Quadrupède — Se dit de quelqu'un d'essoufflé (au féminin).

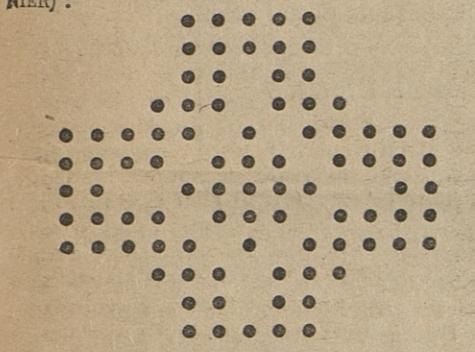
Question n° 619. — Enigme (L. BOURDON) :

Dans un dîner, je suis bonne.
— Tu as parfois rêvé de moi.
Au front, je ne connais personne,
Si je tombe, gare à toi !

LES BÉTISES DE FAUCISSON



Question n° 614. — Croix ajourée (M. LANIER) :



Dans la terre comme dans nous.

— Ils sont joyeux dans la jeunesse.

— Aperçu. — J'en ai ri sans cesse.

— Il est noir. — Ça chauffe ! on est mou.

— C'est une gaffe, une sottise.

— Fin de loup. — Il faut qu'on y lise.

— Il suffit et... n'est pas applaudi.

— A la charrue. — Ils sont unis.

— Elle a dit oui. — Salut, mon frère !

Comment vas-tu ? Faut pas s'en faire !

— Unit deux mots. — C'est le foyer.

— A notre porte. — Sous mes pieds.

— En usage. — Dans la pendule.

— Infinitif pour la pifule.

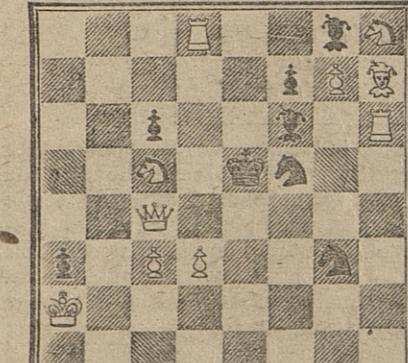
— Il est en argent. — Il est bon.

— C'est nous. — Il faut en faire don

— Ou l'échanger, pour la victoire.

— En marche en dit : Cela est long !

— C'est intenter, si j'ai mémoire.



BLANCS : 10 pièces

Les blancs jouent et font mat en deux coups.

SOLUTIONS DU 79^e CONCOURS

Question n° 571. — Mots décroissants et croissants (31 mots) (M. LANNIER).

D I C T I O N N A I R E	R O S E
D I S C R É T I O N N A I R E	S I
E N D O C T R I N E R A I S	P I S
E N D O C T R I N E R A S	P I N S
C O N D E N S E R A I T	P I O N S
C O N S I D É R A N T	O P I N E S
R É D A C T I O N S	E S P I O N S
C R É A T I O N S	P R E S I O N
C I T E R O N S	P E S E R O N S
C R I O N S	R É P R E S S I O N
R I O N S	M É P R I S E R O N S
S O I R	R É I M P R E S S I O N
R I S	I M P R E S S I O N N E R
I R	I M P R E S S I O N N E R A S
I	P E R M I S S I O N A I R E S

Question n° 572. — Noms brouillés (MILOUZETTE) :

MOLIÈRE. — Don Juan.
RACINE. — Esther.
CORNEILLE. — Polyeucte.
BOILEAU. — Satires.

Question n° 573. — Anagramme (trois lettres) (MORENNE) :

A. B. C. — Bac. — Cab.

Question n° 574. — Carré syllabique (MILOUZETTE) :

MA DÉ RE
DÉ CI ME
RE MÉ DE

Question n° 575. — Rébus (M. PLISSET) :

Si la mous re Temps fend deux beaux M
queue n'aile en fer me tond dans un camp de
consent'rations.Si l'amour est enfant de Bohème, que ne
l'enferme-t-on dans un camp de concentration.

Question n° 576. — Mots en dallage (R. FORGERON) :

M	D	M
N E G	A E R	L Y S
M E R C A	N T I L I	S M E
O C T	S E S	B T A
A	R	I
A N S	R I O	I F S
D E T E R	R O T I	O R A T I O N
R I S	O R S	E C U
L	A	A
L I E	I T E	O T E
M Y S T I	F I C A	G T I C A T I O N
S M A	S O U	N O N
E	N	N

Question n° 577. — Métagramme (TENNOBARE) :

Fillettes — Rillettes.

Question n° 578. — Mots carrés (P. BERTRAND) :

P A N A M
A D A G E
N A B O T
A G O R A
M E T A L

Question n° 579. — Deux fables-express !

Depuis longtemps déjà traînait, dans un panier,
Du vieux lard, destiné aux pièges du grenier.

Un rat survint, un jour, le mangea en entier.
Et peu après, mourut en d'atroces souffrances.

Méflez-vous des appâts rances.
M. BOYER.

Suis trop grand : pour me raccourcir,
Un vieux sorcier me conseille
D'ingurgiter une bouteille
D'un lait gris — magique elixir —
En récitant une prière
Que vous trouverez, je l'espére.

Lait, tassez-moi.
L. SCHMITT.

Question n° 580. — Charade fantaisiste
(M. LANNIER) :

Pas — Rat — Lait — Lie (et lit) — Pipe —
Aide : Parallélopipède.

?????????????????????????????????????

LAURÉATS DU 79^e CONCOURS

Nous avons reçu 3,422 réponses à notre
79^e concours.

Ont trouvé dix solutions justes :

Abelé, Aubépi, Ambulance 2/73, Andrieu,

Ambulance 1/8, Achard. — Broncard, Bordes,

Battifol, Boivin, Barrus, Bonnetterre, Béchu,

Bary, Brun, Berthou, Briot, Bompis, Bartoli,

Béchet, Bled, Blot, Bettannier. — Central S.R.S.

32, Candau, Chantier, Coulet, Campagne, Che-

valier, Carré, Chocat. — Duwast, Descoutures,

Delon, Diouloufet, Dubois, Dufet, Delafontaine,

Duval, Dautier, Desroches. — Eloi, Errien, En-

gelbrecht. — Ferrand, Falconetti. — Gaerte-

ner, Galet, Godon, Guinet, Gerard, Gilbert,

Gautier. — Héron. — Istre. — Joubert, Jeandet,

Jolie, Justice militaire, 9^e D. I. — Libeau,

Louis, Lambert, Lubin, Lacomme, Lazare,

Lambert-Lebourg, Lacroub, Labet, Loubatières, Liébaut, Lançon, Lanux, Loir, Lafapie. — Mouton, Maxence, Micoud, Martinet, Maître, Masséjean, Muheud, Mégrét. — Naintré, Nectoux, Novella. — Odet, Olivier, Officiers 8^e batterie du 104^e d'artill., Offner. — Popote train 9 A.P.L.M., Pierson, Popote 243^e, Popote sous-offic. poste démi-fixe D. C. A. 124, Petit E. M. 3^e bataillon 14^e R. I. T., Parsy, Popote E. M. 34^e R. I. T. — Pruvot, Payet, Popote ambul. 7/47, Pousse, Petit, Popote P. C. 3^e cuirass., Potel, Pivot, Poste de Météo, du G. B. I., Photogr. du caneva de tir, Pattus, Popote offic. 4^e gr. 281^e d'art. Poggardes. — Ryaub, Rébier, Roger, Raimbault, Rousseau, Richoux, Rioual. — Sinn, Sapène, Sévère, Soubié-Ninet, Samat. — Thiry, Tournier, Troadec, Trillaud, Tardieu, Trollé, Téléphon. E. M. 22^e d'artill., Tarangé (col.), Tellier, Tabourdiot, Touton, Tauzin. — Vigier, Vigreux, Vauchelet, Vigouroux. — Weber. — Zollkoffer.

Le tirage au sort a attribué :

CINQ GOUTTEAUX DE TRAVAIL, à MM. Vau-
chelet (R.), 15^e d'inf.; Vigier, 52^e d'artill.;
Trillaud, 246^e d'inf.; Trollé (A.), 40^e d'artill.;
Poggardes, 317^e d'inf.

CINO DÉJEUNERS DU « BULLETIN », à MM. Tour-
nier, 151^e d'inf.; Samat (A.), 3^e d'inf.; Sevère
(Ed.), 10^e génie; Sapène (B.), 150^e d'inf.; Sinn
(G.), 13^e d'artill.

CINO BOITES DE CHOCOLAT MENIER, à MM. Rous-
seau, 225^e d'inf.; Roger, 43^e huss.; Rélier,
289^e d'artill.; Ryaub, 92^e territ.; Potel (A.),
7^e colonial.

CINO PAQUETS DU FUMEUR, à MM. Nectoux,
P. A. D. 169; Mégrét, 216^e R. A. C.; Maître (J.),
151^e d'inf.; Martinet, 69^e R. A. P.; Pousse (A.),
44^e d'inf.

ÉCHECS. — Solutions et Lauréats.

Problème n° 44, par le sergent FRÉDÉRIC LAZARD
(P. E. M.).

1^{er} coup : R 7 T R

SOLUTIONS JUSTES

Alt, Alphile, Amourelle (adj.), ambul. 10/4, Aurieux. — Blard, Brunissen (lieut.), Balois, Bastançà, Besnardi (L.), Boujol, Besnard (89^e I.). — Calle (adj.), Cassagne, cent. tél. Es, N. 453, Chevalier, Clerget, Confréon, Chanalet. — Delclos, Dérue (capit. 30^e d'artillerie), Delarozier, Delaire (L.), Dubois (H.), Delemer (méd., maj.), Deligne. — Fages (capit.), Felon, Fillion. — Gaillet, Gaudin (lieut.), Guérin, Gaudon, Gazet, Garang. — Hubert (R.), Hagquette, Haussin (adj.). — Imbaud (méd., maj.). — Jacob (lieut.), Jourdan (méd.-maj.), Junès (méd.-maj.). — Lhuillier (capit.), Limouzin, Lépinard, Leture, Louis (méd.-maj.), Lascours, Leroux, Legras. — De Morant (command.), Merle (L.), Mahuet, Malaisie, Miles (E.-G.) (armée américaine), De Montalent (aide-maj.), Monvoisin (lieut.), Martin (offic., d'adm.). — Neveu, Normand (adj.), Na-vaillès. — Picard (capit.), Penot, Perrot (A.), Pop. offic. 8^e d'art., de la Pallière, Popote (1171). — Quod. — Roubier (méd.-maj.). — Sneed, Sudre, Sauziat, Servat, Saudoz (lieut.). — Trobel Thiolet, Thénès, Tauzin. — Vilas, Vidal, Vuillaume (médecin-major), Vernois, Vezinhet, Vatin.

Le tirage au sort a attribué UN JEU D'ÉCHECS
ET SES PIÈCES aux lauréats suivants :

Trobel (André), sergent 4^e d'inf.; Amourelle (adj.), 107^e d'artil.; L. de la Pallière, ambul. 4/45.

Recettes de Poilus

— Recueillies par —
M. PROSPER MONTAGNÉ


Avant d'attaquer cette importante question des pâtes et farinages divers — articles peu appréciés sur le front et qui mériteraient d'être mieux accueillis — et de dire comment on doit les accommoder pour les rendre savoureux, je tiens à publier quelques-unes des recettes qui m'ont été envoyées, depuis longtemps déjà, par d'aimables correspondants, qui voudront bien trouver ici mes remerciements les meilleurs.

Au surplus, c'est par une recette de farine que je vais commencer, recette qui m'est adressée par M. le capitaine Em. Drouet.

NOUILLES FRAICHES

Farine..... 250 grammes.
Oufs entiers..... 2 pièces.
Sel..... 7 grammes.
(doses pour 6 hommes environ.)

1^o La pâte. — Avec la farine (mise en cercle sur la table), les œufs et le sel, préparer une pâte bien lisse que l'on travaille bien.

Diviser la pâte en deux boules. Laisser reposer ces morceaux de pâte au frais.

A l'aide d'un rouleau en bois (ou d'une bouteille), abaisser chaque pâton en une sorte de galette de 0,30 à 0,35 centimètres de diamètre. Laisser reposer vingt minutes pour que la pâte devienne un peu ferme;

2^o Préparation des nouilles. — Mettre la pâte sur la table farinée. La saupoudrer de farine. L'abaisser au rouleau (ou avec une bouteille) aussi mince que possible.

Rouler la pâte sur elle-même et la détailler en très minces rubans. Etaler bien les nouilles pour les faire un peu sécher;

3^o Cuisson des nouilles. — Les plonger dans de l'eau bouillante salée. Les faire cuire comme les nouilles sèches du commerce. Les égoutter et les accommoder ensuite soit au jus, soit au fromage.

GRENOUILLES à la PROVENCALE

Il est un peu tard, sans doute, pour donner cette recette, mais je la publie tout de même, mon correspondant m'assurant que dans les tranchées pleines d'eau les grenouilles pullulent. S'il en est ainsi, voilà un mets bien fait pour apporter quelque variété à l'ordinaire. « J'en ai fait un plat pour ma demi-section, et tout le monde s'est régale » me dit aussi sergeant Henri Filhol qui me communiqua cette recette.

« Pelez les grenouilles, farinez-les, jetez-

les ensuite dans un plat de campement où vous aurez fait chauffer de l'huile (ou à défaut de la bonne graisse).

« Sautez les grenouilles sur feu vif. Assaounez-les de sel et de poivre. Lorsqu'elles sont rissolées, ajoutez de l'ail et du persil hachés. C'est tout. — Eh bien ! nous avons préféré cela au « boeuf bouilli ».

Sergeant HENRI FILHOL.

BIFTECKS à la MARYLAND

1^o Dans des morceaux de boeuf tendres (tranche, bavette, faux-filet, rumsteck ou filet même) détailler des tranches minces. Assaounez-les de sel et de poivre et faites les griller (au dernier moment);

2^o D'autre part préparez cette garniture : Faites avec de la farine, du maïs sec (moulu au moulin à café), trois œufs et un demi-litre d'eau, une pâte un peu molle (ayant la consistance d'une pâte à frire). Assaounez cette pâte de sel et de poivre.

Pour la cuire, versez-la cuillerée par cuillerée dans une poêle ou dans un plat de campement où vous aurez mis à chauffer de l'huile ou du saindoux. Vous obtiendrez ainsi de petites galettes délicieuses;

3^o Dressez les biftecks en couronne dans un plat de campement. Sur chaque bifteck mettez une cuillerée d'oignon haché revenu au saindoux. Mettez les galettes au milieu. Vous pouvez aussi servir avec la même garniture de galette de maïs du boeuf braisé.

GLORIEUX, cuisinier.

ALLOCATIONS DES PERMISSIONNAIRES (Suite.)

point d'être désignés pour l'Armée d'Orient, recevront de leur corps d'origine et avant de rejoindre le dépôt annexe:

1^o Les Corses des Armées du Nord et du Nord-Est : une permission de quinze jours à passer dans l'île, s'ils n'ont pas vu leur famille depuis trois mois;

2^o Les Algériens et Tunisiens des Armées du Nord et du Nord-Est : une permission de trente jours, s'ils n'ont pas vu leur famille depuis six mois;

3^o Les Algériens, Tunisiens et Corses en service à l'intérieur, une permission de vingt et un jours à passer dans leur pays d'origine, s'ils n'ont pas vu leur famille depuis six mois.

Ceux qui ne se trouveraient pas en situation de bénéficiaire de ces dispositions, recevront, à destination de la France continentale, une permission de six ou de dix jours. (Art. 145 du règlement du 5 septembre 1917.)

Ces mesures ont pour but d'éviter que des militaires originaires de la Corse, de l'Algérie ou de la Tunisie qui, au sortir des formations sanitaires obtiennent une permission de sept à quinze jours à titre de convalescence, ne reviennent pas dans leur pays d'origine la permission de détente à laquelle ils pourraient avoir droit.

Les médecins-chefs feront, à ce sujet, les démarches prévues aux articles 35 et 92 du règlement du 5 septembre sur les permissions.

Cette mesure a pour but de permettre, aussi souvent que possible, l'envoi dans leur pays d'origine, des militaires qui, en vertu de l'article 214, devraient passer leur permission de convalescence en France.

Dans son numéro prochain, le BULLETIN DES ARMÉES donnera les noms des meilleurs dessins exécutés pour l'Emprunt par ses lecteurs aux armées, et qui ont fait des envois en très grand nombre, envois particulièrement étoffés.

Le Gérant: G. PEYCELON.

Paris. — Imp. des Journaux officiels, 31, quai Voltaire.

PERMISSIONS aux militaires de l'armée d'Orient.

6 décembre 1917.

J'ai décidé qu'à l'avenir, la durée de la permission de détente accordée à tout militaire de l'armée d'Orient serait proportionnée à la durée de son séjour en Orient.

Cette permission sera égale à autant de fois dix jours que l'intéressé a passé en Orient de périodes intégrales de quatre mois, soit depuis son débarquement en Orient, soit depuis sa précédente permission pour la métropole, obtenue au titre de l'A. O.

Chaque mois passé en plus d'une période de quatre mois (les fractions de mois étant négligées) donnera droit à un supplément de deux jours de permission.

Les militaires hospitalisés dans les formations sanitaires de l'A. O., qui obtiendront un congé de convalescence, cumuleront jusqu'à concurrence de deux mois la durée de ce congé avec la permission à laquelle leur temps de séjour en Orient leur donne droit. En conséquence, tout congé de convalescence d'une durée égale ou supérieure à deux mois entervenu aux intérêts le bénéfice de la permission de détente.

La durée de la permission de détente accordée aux militaires de l'A. O. sera déterminée sur les bases ci-dessus par leurs chefs hiérarchiques en Orient et portée, soit sur le titre des permissionnaires, soit sur des fiches spéciales pour les militaires évacués pour blessures ou maladie sur les formations sanitaires de France ou de l'Afrique du Nord.

Les mesures précitées n'auront pas d'effet rétroactif : elles n'entreront en vigueur qu'au moment de l'arrivée en France ou en Afrique du Nord des militaires dont les titres de permission auront été établis conformément aux dispositions ci-dessus.

J'ai l'honneur de vous prier de donner toutes instructions utiles pour la stricte exécution de ces prescriptions qui annulent des dispositions contraires de l'instruction n° 23499 K, du 5 septembre 1917.

GEORGES CLEMENCEAU.

PERMISSIONS aux militaires originaires de la Corse, de l'Algérie ou de la Tunisie.

N° 2833 K.

9 décembre 1917.

Les militaires originaires de la Corse, de l'Algérie ou de la Tunisie — indigènes exceptés — en service dans la métropole, qui sont sur le

Le TÉLÉPHONISTE. — Allo, Allo ! ne m'attendez pas pour la soupe : j'attends que la ligne soit coupée pour la réparer...

Ces dispositions devront être portées sans délai à la connaissance des chefs de corps et de service intéressés, et faire l'objet de toute leur attention.

II

B.D.I.C.



— Tsommes point prêteux, tu le sais, mon gars, mais pour sauver le pays
et te revoir cheux nous, j'donnerions tout...